

Recherches sociographiques



Yves ROBY, *Histoire d'un rêve brisé ? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2007, 149 p.

Leslie Choquette

Volume 48, numéro 3, septembre–décembre 2007

Le suicide

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018029ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018029ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Choquette, L. (2007). Compte rendu de [Yves ROBY, *Histoire d'un rêve brisé ? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2007, 149 p.] *Recherches sociographiques*, 48(3), 222–225.
<https://doi.org/10.7202/018029ar>

l'historiographie des minorités canadiennes-françaises tient compte, de son côté, de plusieurs études effectuées beaucoup plus récemment, sans que l'on comprenne les raisons derrière cette approche asymétrique.

Pour le reste, cette façon d'aborder la problématique des élites, décrites ici comme étant en rupture avec la majorité de la population qu'elles n'auraient cessé de vouloir aliéner par la diffusion de mythes et de faussetés sur sa nature et son passé, ne rend pas justice à la complexité du processus de construction identitaire et nationale du Canada français, ni au rôle que les élites traditionalistes ont pu y jouer. Dans sa préface, Frenette affirme, fort justement, que les mutations identitaires ne sont pas centrales dans l'œuvre de Ouellet. Pourtant, cela ne l'empêche pas de tirer de ses études plusieurs leçons sur la question nationale au Québec et au Canada français. Si l'historiographie traditionnelle ne permet pas de bien saisir l'expérience historique canadienne-française dans toute sa complexité démographique, économique et sociale, l'approche de Ouellet, en revanche, ne permet de comprendre que bien imparfaitement la complexité de la question identitaire et nationale canadienne-française, qui ne saurait être réduite à une simple entreprise d'aliénation économique et intellectuelle.

Mais quel souffle, tout de même ! S'il risque de dérouter le lecteur non initié aux méthodes d'analyse quantitative avec ses quelque 200 tableaux et ses nombreux enchaînements de chiffres et de pourcentages, Fernand Ouellet n'en a pas moins produit, malgré ces réserves, un autre ouvrage pionnier, cette fois en histoire de l'Ontario français, un ouvrage qu'on lira avec profit.

Michel BOCK

*Département d'histoire,
Université d'Ottawa.*

Yves ROBY, *Histoire d'un rêve brisé ? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2007, 149 p.

Le dernier livre d'Yves Roby, *Histoire d'un rêve brisé ?*, est le fruit de plus de quarante ans de réflexions sur l'histoire des Canadiens français aux États-Unis. Comme Albert Faucher, Roby voit l'émigration vers les États-Unis comme « l'événement majeur de l'histoire canadienne-française au XIX^e siècle » (p. 7). En effet, on recensait 37 % de la population canadienne-française aux États-Unis en 1901, contre 55 % au Québec. Le rêve brisé, c'est la thèse providentialiste selon laquelle les émigrants seraient en voie de reconstituer la Nouvelle-France d'avant la Conquête. Cette vision utopique, qui traduit le désarroi et sublime l'impuissance des élites devant l'exode, renouvelle en profondeur le discours de la survivance et constitue « une des clés pour comprendre l'histoire des Canadiens français du Québec, du Canada et des États-Unis » (p. 10). Elle s'avère pourtant une chimère.

Roby met l'accent sur l'histoire intellectuelle, mais il ne néglige pas l'histoire sociale. Le livre consiste en six études distinctes, dont cinq ont déjà paru, au moins en version préliminaire, entre 1995 et 2006. En rassemblant ces études en volume,

l'auteur espère les rendre accessibles au plus grand nombre, un but louable. Bien encadrées par une présentation et une conclusion, elles gagnent effectivement à être lues ensemble. On peut seulement regretter que le travail de révision ait laissé subsister de nombreuses répétitions d'étude en étude, qui gâtent un peu le plaisir de la lecture.

La première étude, « Partir pour les "États" », est un résumé utile de l'état actuel de la question migratoire. En examinant les causes qui ont poussé quelque 900 000 Québécois à s'établir aux États-Unis entre 1840 et 1930, Roby décrit les problèmes liés aux changements démographique et économique sans nier le dynamisme de certains secteurs de l'économie québécoise. Malheureusement, il n'y a aucune discussion de l'émigration acadienne, pourtant non négligeable et une composante importante des communautés canadiennes-françaises de la Nouvelle-Angleterre, surtout dans les États du Maine et du Massachusetts.

Les quatre études suivantes concernent le rêve des élites clérico-nationalistes et son éclatement, lequel commence en même temps que son élaboration. Malgré un langage impérialiste de conquête et de reconquête, une majorité au sein de l'élite canadienne-française du Canada et des États-Unis « pensent tout simplement à un avenir séparé et à la survie, dans la république américaine » (p. 39), de la société distincte des Canadiens français. Pourtant ce discours de la survivance, idéologie très canadienne-française, cadre mal avec les expériences et les aspirations des centaines de milliers d'émigrants. Là où l'élite voit en la paroisse nationale une forteresse capable de sauvegarder la vie traditionnelle canadienne-française, la masse ne voit qu'un outil pour améliorer leur sort et celui de leurs enfants. Bien des parents demandent très tôt que l'on fasse une part prépondérante sinon exclusive à l'anglais dans les écoles paroissiales. Devant le refus de l'élite, ils n'hésitent pas à envoyer leurs enfants à l'école publique (p. 42). Dès le début donc, il s'avère « difficile de concilier le rêve de survie des uns et la volonté d'adaptation des autres » (p. 43).

À la veille de la Première Guerre mondiale, l'abbé Magnan avoue dans son Histoire de la race française aux États-Unis qu'entre 200 000 et 300 000 Canadiens français vivant aux États-Unis sont devenus « Américains tout court » (p. 129). Face à ce raz-de-marée (c'est du tiers à la moitié de la population), l'élite prise au dépourvu commence à s'entre-déchirer. Trois tendances se définissent aux États-Unis dans les années qui viennent : d'abord, les militants radicaux, les « fous de la race » (p. 53), tiennent un discours d'exclusion, typifié par cette exhortation d'Adolphe Robert de l'Association canado-américaine : « Dans un baril de fruits, on se hâte d'enlever les pourris pour assurer la survivance de ceux qui sont sains. Ceux qui ne veulent plus vivre méritent de mourir » (p. 108). Les militants modérés appellent plutôt à une croisade pour ramener au bercail les brebis égarées, notamment en faisant appel à l'histoire devenue catéchisme ou culte du souvenir. Cette vision est déjà articulée à la fin du XIX^e siècle par Ferdinand Gagnon, l'éditeur de l'*Opinion publique* de Worcester, Massachusetts, lorsqu'il écrit : « Nos ancêtres nous ont légué un passé sans tache, admirable et héroïque » (p. 73). Pourtant ces mêmes militants, par leur insistance sur la compatibilité de la survivance et de la vie américaine, ne deviennent en fin de compte que les chantres d'une histoire embellie ; ils figurent parmi les premiers champions du pluralisme culturel, soutenant « qu'on peut être un excellent

Américain tout en conservant sa langue, sa religion et des traits essentiels de sa culture d'origine » (p. 72). Cette identité hybride trouvera son symbole dans un nom nouveau : le Canadien français des États-Unis est devenu un Franco-Américain. La troisième tendance, représentée surtout par les prêtres nés aux États-Unis, soutient que « l'élément important à conserver de l'héritage ancestral, c'est la religion » (p. 108), la langue étant superflue.

Il va sans dire que les progrès galopants de l'assimilation aux États-Unis créent beaucoup d'anxiété au Québec car lorsque les avant-postes sont menacés, le château fort peut-il tenir ? Ces inquiétudes contribuent-elles aussi à l'éclatement de l'identité canadienne-française dans l'entre-deux-guerres. En 1937 l'abbé Groulx lui-même délaisse le discours messianique pour soutenir que « C'est ici, dans le Québec, que nous jouons notre destin... » (p. 101).

En Nouvelle-Angleterre, les chicanes entre militants persistent dans l'après-guerre sous une autre forme – celle qui oppose les conservateurs aux contestataires – jusque dans les années 1970, pendant que leur auditoire disparaît à peu près totalement. Dans un dernier chapitre inédit, Roby demande : « Que deviennent les quelque trois millions de descendants des immigrés du Québec ? » (p. 138). (On pourrait ajouter, « et des Maritimes ? ») Il répond que des dizaines de milliers (ces chiffres sont-ils tirés des recensements ?) « parlent et comprennent toujours le français » (p. 138). À l'intérieur de ce groupe quelques centaines (l'estimation est très généreuse) – pas nécessairement catholiques – n'ont pas abandonné la lutte en faveur de la culture et de la langue françaises. Des dizaines de milliers d'autres se contentent d'une survivance partielle (unilingue anglaise), de plus en plus symbolique. Ce sont des « Americans who believe they share a common French Canadian or Acadian descent. Point à la ligne » (p. 138). La plupart cependant – des millions – se sont assimilés parfaitement, ne parlent plus français et ne manifestent aucun intérêt pour la culture franco-américaine » (p. 138).

Faut-il donc « pour la suite conjuguer l'histoire franco-américaine au passé, y voir l'histoire d'un échec ? Oui, si l'on organise le récit autour de la naissance, de l'évolution et de la disparition du projet utopique » formulé par les élites. « Non, si l'on envisage le passé franco-américain à travers le regard de ceux qui ont choisi de s'installer à demeure aux États-Unis d'abord et avant tout pour améliorer leur sort et celui de leurs enfants » (p. 11). Dans sa conclusion, Yves Roby reprend les propos courageux du père Thomas-Marie Landry, o.p. qui, après avoir milité longuement en faveur de la survivance, accepte en 1972 qu'il est nécessaire de repenser cette histoire « comme une longue et pénible acculturation américaine plus ou moins lucide, plus ou moins bienfaisante » (p. 141). L'histoire franco-américaine ne se résume pas à celle du mouvement de la survivance. À cette histoire incomplète, il faudra ajouter « celle de ces émigrés et de leurs enfants qui ont délibérément choisi de se fondre dans la société américaine ».

Le programme de la prochaine génération de chercheurs est tracé en toutes lettres dans ce petit livre éloquent.

Leslie CHOQUETTE

*Institut français,
Assumption College,
Worcester, Massachusetts, U.S.A.*

Yves FRENETTE, Marcel MARTEL et John WILLIS (dirs), *Envoyer et recevoir. Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, xii-298 p. (Culture française d'Amérique.)

Illustrer la vie des immigrants et susciter de nouvelles enquêtes : telles sont les intentions premières du collectif *Envoyer et recevoir*, qui réunit une dizaine de chercheurs autour du projet d'entrer « dans l'univers mental des francophones des diasporas et de leurs correspondants » et d'étudier leurs réseaux à l'échelle du continent. La première partie regroupe les réflexions méthodologiques d'Ariane Bruneton-Governatori, d'Hernán Otero et de John Willis sur la collecte et l'utilisation des lettres dans l'étude du phénomène migratoire. France Martineau et Annie Avard, Mario Mimeault, puis Marcel Martel analysent dans la deuxième partie des correspondances familiales afin de cerner les préoccupations et le parcours de vie de trois groupes d'épistoliers, des hommes et des femmes d'origines et de milieux divers. Dans une troisième partie, Audrey Pyée et Matteo Sanfilippo montrent les usages possibles des lettres adressées, d'une part, au clergé paroissial, d'autre part, à Rome. Enfin, deux contributions respectivement signées par Jean Morency et Michel Bock examinent la correspondance de deux intellectuels, Louis Dantin, poète et critique littéraire exilé aux États-Unis, et Lionel Groulx, historien nationaliste, auteur d'une correspondance suivie avec plusieurs figures importantes de la diaspora canadienne-française.

La richesse et la diversité des documents analysés dans les dix contributions confèrent à l'ouvrage son intérêt. Les quelques cartes postales et, surtout, les missives, les unes très longues, les autres beaucoup plus courtes, qu'il nous présente racontent dans une langue tantôt soignée, tantôt familière le travail au quotidien, les succès des uns, les déboires répétés des autres. Ces documents disent l'espoir et l'espérance, l'ennui, le chagrin et la détresse. Comme le souligne Hernán Otero, la lettre permet de « compléter et nuancer les images émergentes des discours historiques fondés sur l'analyse quantitative ». Sans contredire celle-ci, les lettres apportent à l'histoire éclat et profondeur, pour reprendre une jolie formule d'Yves Roby, dans la préface du livre.

Plusieurs lettres présentées dans ce collectif montrent les efforts des immigrants pour garder contact avec les proches restés au pays ou la parenté dispersée. Quêtant du réconfort moral ou un soutien financier, voulant apaiser l'inquiétude et l'angoisse de la séparation, des gens « ordinaires » écrivent à leur père et mère, leur fils ou leur fille. La plupart des contributions soulignent d'ailleurs le rôle central de la famille,